



ÉDITIONS LABOR, 2005
ESPACE NORD

Marie Gevers

**Madame Orpha
ou la Sérénade de mai**

ISBN 978-2-80402-217-4

265 pages

9 €

RÉCITS
D'ENFANCE

MADAME ORPHA OU LA SÉRÉNADE DE MAI

« Il y a un pacte entre l'étang
et moi. Je le contemple matin
et soir, penchée à ma fenêtre.

Mon image y est si mêlée que la somme de tous ces reflets a dû lui laisser quelque chose de ma personne ; une part de ma sensibilité y vit. Lorsque le beau temps tiédit l'eau et que je m'y baigne, il me semble y rejoindre un autre moi-même ». Celle qui se penche ainsi à sa fenêtre est une petite fille d'à peine 12 ans qui vit seule avec ses parents, dont elle est la benjamine, dans une maison bâtie au milieu d'un étang, à la campagne, près du village d'Edegem au sud d'Anvers. À quoi bon aller à l'école : sa mère lui dicte chaque jour un passage du *Télémaque*, l'instituteur lui enseigne le calcul, *Le Magasin pittoresque* est un manuel d'histoire comme un autre et la bibliothèque paternelle regorge d'ouvrages de botanique et d'entomologie. Ses journées se passent donc en vagabondages et rêveries de toutes sortes, dans le jardin et les chemins à l'entour, en observations émerveillées, dans l'amitié des bêtes et des arbres.

Des quatre saisons, aucune n'est préférée à une autre, et le soleil n'est pas plus attendu que la petite pluie tranquille qui abreuve et pénètre toute chose. Le gel qui fait naître sur les vitres une forêt de fougères est une fête au cœur de l'hiver. Quant au dégel ! son étonnante lumière, sa douceur trempée, sa boue, et chaque bourgeon se voit orné d'une perle... Tous les sens en éveil, la fillette écoute et observe, hume avec avidité l'odeur généreuse de la terre remuée, celle de la vase « douce et grise comme la fourrure des taupes » ; elle aime caresser les écorces, passer le doigt sur le ventre des grenouilles pour en sentir battre le cœur, laisser courir sur ses bras nus les salamandres car « le toucher de leurs petites pattes froides ressemble à celui de la pluie printanière ».

La nature, terme ici bien trop abstrait et général, est autre chose qu'un simple décor et tient le premier rôle.

En filigrane, apparaît peu à peu l'histoire du grand amour de Louis et d'Orpha, amour coupable puisqu'adultère et bouleversant l'ordre social : Orpha a deux enfants, elle est l'épouse du receveur des impôts et Louis, le jardinier de la famille, est un solide garçon, un taiseux chez qui « chaque parole semblait ne répondre qu'à des exigences directes, naturelles, absolues ». C'est par le biais des commérages – cuisinière, fermière, lavandières, amis et voisins – que la fillette a vent de leur aventure, de manière toute allusive et fragmentaire, parfois presque inintelligible. Cette passion se montre donc à elle comme réfractée (mais n'observe-t-elle pas sa mère assister ainsi au feu d'artifice : « au lieu d'admirer les fusées elles-mêmes, elle regardait les choses à leur lumière fugitive et merveilleuse ») et déformée par le prisme des différents observateurs, ce qui ne l'empêche pas d'en éprouver la force au même titre que l'arrivée bouleversante du printemps.

Les aperçus du drame se mêlent à ses jeux, aux travaux saisonniers, exactement comme s'ils étaient coup de vent, bruit d'eau, éclat d'orage. Pas un épisode ne survient sans qu'il n'entre en résonance avec un événement atmosphérique, une floraison ou le passage d'une bête, tant la trame de la nature et celle de l'amour sont étroitement cousues. Une nuit, comme elle est sortie dans le jardin pour épier les hiboux, elle surprend Louis et Orpha près des taillis, mais leurs silhouettes se confondent aussitôt avec celles du couple d'oiseaux ; à ses parents qui l'interrogent, elle dira seulement : « Je viens de les voir, tous les deux, et c'était tellement beau ! ». Loin de porter sur eux quelque jugement que ce soit, la fillette se montre presque complice d'un amour qu'elle sent irréspressible.

Les temps forts de cette histoire ne sont pas relatés de façon chronologique, et le mari malchanceux se laissera couler dans un fossé – ce qu'annonce la trouvaille, sur le chemin, d'une petite taupe mâle encore tiède et souple qui s'est battue à mort à la Saint-Jean – avant que n'ait eu lieu la rencontre des amants, lors de la fête du mois de mai de l'année précédente. Tout comme le processus de remémoration, le récit avance par bonds ou par glissements, en de courts chapitres qui se répondent et convergent à distance ; les motifs s'entrelacent en un réseau serré et finissent par composer une véritable symphonie polyphonique. L'aventure de Louis et d'Orpha apparaît dès lors comme prise dans les rets des saisons et de l'écriture ; elle ne semble être qu'un moment dans un périple infini, faisant de ce roman un récit de formation, celle d'un regard sur l'univers, une initiation à la perception du mystère, ne recelant rien que d'immanent, et que la fillette nomme, pour elle-même, « sort ».

Apprendre le monde c'est ne pas chercher à en tout comprendre. Être capable d'écouter l'inexpliqué s'acquiert quand on est enfant, par une appréhension directe des choses et une disponibilité totale. Il s'agit de ressembler à ce hérisson surpris un matin de juin dans le chemin du potager, insouciant, les piquants lustrés : « Il me semble que la paix infinie et glorieuse du demi-jour bleu et or, que la pureté du moment se concentrent dans cet être timide que je n'ai jamais vu que hérisser. J'aperçois pour la première fois ces yeux vifs, ce museau un peu retroussé. Il a l'air joyeux et malin. Il vaque à ses affaires. Nous osons à peine respirer, de peur de l'effaroucher. Il flaire doucement une minuscule graminée chargée de rosée, la contourne, comme s'il craignait de la froisser, semble prendre le vent, puis, le nez au sol, il s'arrête un moment, pour reprendre enfin sa paisible promenade, se hisser sur le bord du chemin et disparaître parmi les framboisiers. »

Pour Marie Gevers (1883-1975), l'enfance est un trésor inépuisable, une « source scintillante » à laquelle nous pouvons puiser notre vie durant, c'est dire qu'elle est le moment où se met en place une manière d'être au monde, mais aussi une dimension de notre vie, toujours présente par la suite.

De ce fait, elle alimente toute son œuvre, les livres autobiographiques (les très beaux *Guldentop* et *Mort et vie d'un étang*) aussi bien que les romans (son premier roman *La Comtesse des digues* fut édité à Paris grâce à Charles Vildrac), ou des créations littéraires se situant à mi-chemin comme *Madame Orpha* paru en 1933, ou bien encore ses almanachs et autres « herbiers légendaires » qui mêlent savoir botanique, croyances populaires et souvenirs personnels. Encouragée par Verhaeren, influencée par Max Elscamp et Maeterlinck, Marie Gevers fut élue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises en 1938. De cette grande dame des lettres belges, on aimerait tant voir réédités les articles, au vu de ces quelques titres qui font rêver : « Mille et un plaisirs qui ne coûtent rien », « Joies de la lune », « Vitamines morales des choses sauvages », « Éloge de la boue », « La chélidoine et l'avoine », « À propos de pommes de terre », « Le courtill et la pelouse », « Éloge des illettrés », « Le monde des nuages », etc. Enfin, elle écrivit pour les enfants : entre autres, quatre délicieux petits livres illustrés par Albertine Deletaille parus pendant la guerre dans la collection « Bouquet-tout-fait » aux Éditions des Artistes à Bruxelles, un précieux *Almanach perpétuel des jeux d'enfants* avec des bois gravés de Félix Timmermans édité par Buschmann en 1930, le merveilleux conte *Bruyère-blanche ou le bonheur de la Campine* publié par Desclée de Brouwer en 1931, ainsi que *L'Histoire de Chouchou, chien autodidacte* en 1936.

« Je me trouve au point de jonction de deux cultures. Et ces deux routes se joignent dans mon cœur ». Élevée dans la langue française, comme cela se faisait dans la bourgeoisie,

le flamand continuait de vivre en elle. Si la nature, la connaissance et la littérature « parlaient français », dit-elle, ses sensations enfantines « vivaient en flamand », quoiqu'elle parlât cette langue phonétiquement en illettrée : « Je restais un sauvage petit être flamand ». De ce bilinguisme particulier, elle tire matière à rêver en s'inventant pour elle-même de nouvelles significations. Entend-elle dire : « Het leven is maar en bul » (La vie n'est qu'une fumisterie), elle comprend aussitôt : « La vie est une bulle » ; et pour longtemps, le symbole de la vie fut pour elle « la bulle de savon irisée, merveilleuse, passagère, qui périt soudain ; il faut se hâter de l'admirer et jouir de ses belles couleurs. »

Un petit refrain, qui est là pour clôturer le livre sans le conclure, chante la répétition à l'infini, l'élan vital et les échanges incessants ; un jour ce sera au tour de la petite fille de reprendre le flambeau de l'amour. « On verra bien ce qui arrivera ! » disent les commères, à quoi l'enfant, devenue écrivain, répond : « Ce qui arrivait, c'était le printemps. Les sillons, en perspective, se rejoignaient là-bas, comme les nervures d'une grande conque. Ce nuage, bouclé d'or, s'arrondissait en formes souples et fraîches. Vénus allait naître encore une fois. »

Françoise Le Bouar

à *Lydie et Thierry*
qui ont semé *L'Herbe qui tremble*